

## Entretien avec Marcel Jaurant-Singer

*Quel a été votre parcours pendant la guerre ?*

Il faut se reporter à une époque où l'éducation était assez différente de ce qu'elle est aujourd'hui et où on entendait parler à l'école de Patrie et de devoirs beaucoup plus souvent que de droits et de révolutions. Ma vie familiale était un peu compliquée parce que mon père avait trois familles : j'étais l'une de celles-ci avec ma mère et un frère qui est décédé quand il avait 15 ans : cela a été un drame familial... On voyait mon père tous les jours mais il ne restait jamais. Il avait des idées très arrêtées et il les exprimait. Il n'exerçait pas une profession importante, il était coullissier en bourse. Toujours est-il qu'il a exprimé ses vues de façon suffisante pour que cela se sache et il a pratiquement tout de suite été arrêté par Vichy, en octobre 1940. Ce monsieur « Tartempion » a été interné à Pellevoisin avec les ministres de la République. Au début, cela n'a pas été très drôle pour lui parce qu'évidemment messieurs les ministres se demandaient ce que ce personnage qu'ils ne connaissaient pas faisait avec eux. Puis il me semble qu'il a eu des contacts sympathiques avec certains de ces messieurs et que les choses se sont arrangées. Mais cela a mis un peu la lumière sur lui. Quand il est sorti, je suppose que les services britanniques l'avaient repéré et il a été approché très tôt par les agents qui sont venus en France. En 1942, j'ai rencontré chez mon père des gens qui venaient de Londres. C'est vous dire que la tendance dans la famille n'était pas vraiment pétainiste... J'ai donc très rapidement rencontré des gens qui montaient des organisations ou qui faisaient partie d'organisations qui fonctionnaient déjà : chez mon père, j'ai rencontré le major Bodington (l'adjoint du colonel Buckmaster, chef de la section F du SOE) pour la première fois en 1942 il me semble. J'ai également rencontré, en 1943, Francis Basin, agent opérant en France qui, arrivé sur la Côte d'Azur, s'était mis en rapport avec un ami intime de mon père M. de Malval, lequel – de même que son voisin, le Dr Lévy – a été l'un des premiers « contacts » français des agents britanniques. Mon père avait été interné par Vichy, il était en résidence surveillée et il était malade donc il allait se faire soigner à Royat : quand il se déplaçait de Lyon pour aller à Royat, un commissaire de police venait le prendre à la maison, le conduisait à la gare, le mettait dans un wagon et le commissaire de police de Royat attendait mon père à l'arrivée et le conduisait à l'hôtel. C'était un monsieur qu'on voyait. En plus, comme je vous l'ai dit, il ne se gênait pas pour dire ce qu'il pensait : quand on allait au restaurant, par exemple, il y avait des portraits du maréchal. Première réaction de mon père : « pas ça ! » ou « on le retourne ! Sans ça, ça me coupe l'appétit ! ». Mais il ne le disait pas dans le creux de l'oreille, cela s'entendait. Alors je suppose que Vichy a dû penser qu'un monsieur qui, quand même, ne cherchait pas à s'en aller mais qui exprimait de façon aussi intempestive des vues qu'il n'aurait pas dû exprimer (d'autant plus qu'il était sous surveillance) ne devait pas être très dangereux. Au début de 1941, mon père a fait la grève de la faim (c'est lui qui, à Pellevoisin, a « inauguré » la méthode) et il a été le premier « libéré » en mars, envoyé en résidence surveillée à Lyon. Il était d'abord

dans un hôtel, qui s'appelait l'hôtel Dubost, en face de la gare Perrache, où trois chambres ont été louées, une pour lui et des chambres à droite et à gauche pour les inspecteurs de police. Au bout d'un certain temps, on l'a autorisé à louer un appartement et à s'installer en ville, ce qui a simplifié les choses. Moi, pendant la première année de la guerre, j'étais en Normandie parce que les classes préparatoires de Paris avaient été évacuées. Nous étions en vacances ma mère et moi à Granville et nous avons découvert qu'une « tôle » [classe préparatoire] s'ouvrait au lycée de Coutances alors nous sommes allés nous installer à Coutances puis à Coutainville (la plage de Coutances). Voir Jersey en face tous les soirs dans ces conditions, cela donne envie d'y aller. Avec des camarades, on a essayé d'affréter un bateau à Blainville (le port de la région) et de filer. Malheureusement, on n'était pas très expérimentés et la météo était mauvaise : on s'est faits arrêtés. Mais les Allemands n'étaient pas si méchants à l'époque, tout ce qu'ils ont fait c'est de nous obliger à venir à 8 h le matin sur la plage et du matin au soir nous devions transporter du varec du nord au sud et du sud au nord, sous la surveillance de sous-officiers. Une remarque : je n'ai jamais vu un salut nazi, c'étaient uniquement des saluts militaires. Cela a duré une année scolaire puis il y a eu les vacances et en septembre on a été libérés, si je puis dire (on n'avait plus à se présenter à ces messieurs) et on m'a dit de partir. Retour à Paris et retour en tôle au lycée Janson-de-Sailly. J'étais plus libre et mon père commençait à admettre que je pensais à autre chose qu'à la tôle. En même temps, j'ai commencé à faire des navettes pour transporter des messages et des publications parce que parmi les contacts de mon père il y avait le père Chaillet (qui a créé le *Courrier du Témoignage Chrétien* et les *Cahiers*) et Georges Oudard (qui sera directeur de *L'Illustration* après la guerre), qui publiait alors *La France intérieure*, périodique particulièrement bien documenté et dont j'admirais le fonctionnement. J'ai fait du transport de documents et de messages entre Lyon et Paris. Avec mon père, nous avions une correspondance régulière, mais les lettres nous parvenaient par porteur, pas par la poste officielle, bien entendu. Et mon père confiait d'autres lettres au porteur... C'est ainsi que, vers la fin de l'année 1941, j'ai reçu une lettre qui ne m'était pas destinée mais qui était destinée à une autre famille, donc j'ai découvert que j'avais un demi-frère et des demi-sœurs dont je n'avais jamais entendu parler ! Ce qui est heureux, c'est que je me suis très bien entendu avec mon demi-frère qui partageait les idées que nous avions. On a dit à mon père que nous serions plus utiles si nous allions nous former. Les choses n'ont pas été organisées de la même façon pour moi, qui étais un peu plus vieux, que pour mon frère qui est parti avec le mari d'une de mes sœurs par une filière en Afrique du Nord alors que j'ai été envoyé en Angleterre. Mon père était malade, il n'a pas survécu à la guerre et il est décédé en janvier 1945.

Je suis donc parti avec une filière qui m'a emmené en Angleterre. Il fallait traverser l'Espagne : je dois dire que je n'étais pas un grand sportif et que la traversée des Pyrénées a été pour moi une épreuve que je n'aurais pas réussie sans celui avec lequel je suis allé me former et avec qui je suis revenu en France en opération, Régnier. J'avais été d'abord mis dans un premier groupe dans lequel il n'était pas :

à l'arrivée à Perpignan on nous a mis derrière un guide qui devait nous conduire vers d'autres guides chargés de nous faire passer les Pyrénées. Dans le groupe, j'étais le premier, à une dizaine de mètres derrière le guide et à un certain moment il a été pris par des policiers qui le guettaient. J'ai fait demi-tour, j'ai tourné dans Perpignan et je suis rentré à Lyon. Mon père était malade donc je ne voulais pas arriver brutalement et je me suis installé non loin de la maison dans laquelle était l'appartement, en attendant de voir si par hasard quelqu'un que je connaissais passait, que j'aurais pu envoyer raconter la chose de façon adéquate... Personne. Finalement, il a bien fallu que je me décide : je suis monté, la dame de ménage était là, elle ouvre la porte : « Monsieur ! Monsieur ! C'est le fils de Monsieur ! » et mon père arrive en disant : « tu en as mis du temps ! Je t'attendais ! ». Il avait été informé mais je ne le savais pas. Je ne devais pas trainer à Lyon : j'ai passé 15 jours avec le père Chaillet qui avait été déplacé de Lyon car il faisait le dimanche un sermon dont on savait bien que, s'il commençait avec une histoire biblique, il se terminerait certainement par des propos critiques sur Pétain et Vichy. Dans le petit village où le cardinal l'avait envoyé (peut-être car il le trouvait encombrant) une foule venait le dimanche : j'ai vu dans ce petit village une église pleine et la place devant l'église remplie. Je suis retourné à Lyon et je suis reparti dans un autre groupe dans lequel il y avait ce camarade, Régnier, avec lequel je suis revenu après. Nous étions 4 : les deux autres étaient officiers de réserve. Régnier était un représentant de commerce, il avait 10 ans de plus que moi et il avait été chasseur alpin. Je n'ai jamais vu à l'exercice Régnier ne pas s'arrêter, après que l'on ait tout fait, sortir une cigarette et se promener comme s'il n'avait rien fait du tout. C'était un garçon qui avait une force physique et une endurance absolument extraordinaire. Ce n'était pas mon cas. La traversée des Pyrénées, je l'ai subie et je n'y serais pas parvenu si l'un de ceux qui étaient avec nous n'avait pas eu un comprimé adéquat, qu'il m'a donné à un certain moment et qui m'a transformé en automate dont les jambes fonctionnaient encore, ce qui fait que je suis arrivé de l'autre côté. Ce devait être un produit analogue à l'un de ceux que les agents recevaient lors de leur départ en mission : une pilule pour se supprimer, au cas où... et une pilule dopante !

Nous sommes arrivés à Gérone, nous avons été accueillis, soignés dans un ménage franco-espagnol et de Gérone on nous a expliqué qu'il fallait prendre le train pour aller à Barcelone, en nous montrant sur un plan comment aller de la gare de Barcelone au consulat britannique, étant entendu qu'il fallait faire vite et éviter la police espagnole. Régnier et moi, nous avons fait le trajet sans problème jusqu'au consulat britannique. Les Britanniques nous ont mis dans une pension - un grand appartement donnant sur la place de Catalogne - dont les autres occupants étaient assez pittoresques et d'où nous ne devions pas sortir. Moi je n'avais pas envie de sortir, j'avais les pieds en sang, mais mon camarade n'était pas aussi obéissant donc il est sorti régulièrement. Au bout d'une semaine nous en avons assez alors je suis sorti aussi et nous sommes retournés au consulat pour leur dire que nous n'étions pas là pour être en vacances. Ils nous ont confiés à un guide qui devait nous conduire à Madrid, il nous a tout de suite pris en charge et nous a emmenés chez lui. Le lendemain, avant de partir pour aller à la gare, il

a endossé, sur ses vêtements, une combinaison de mécanicien... Mon camarade et moi étions évidemment perplexes ; mais une fois dans le train, nous avons compris : nous étions le 1<sup>er</sup> août, il faisait très chaud, la locomotive crachait ses escarbilles... arrivés à Madrid, nous étions comme des charbonniers ! Nous sommes passés par l'ambassade de Madrid, où on nous a installé dans un hôtel. De Barcelone à Madrid nous avons des papiers espagnols et à Madrid on nous a fait des papiers canadiens : l'avantage est que nous pouvions parler français ! Mon camarade ne connaissait pas un mot d'une langue étrangère et moi – si je me débrouillais bien en allemand et pouvais dire quelques mots d'espagnol – je n'avais jamais fait d'anglais... De Madrid nous sommes passés à Gibraltar. A Gibraltar, nous avons dû passer la douane. J'étais le plus jeune de notre groupe, donc le dernier. Et avant que l'on en vienne à moi (les autres avaient été dûment interrogés et fouillés), un jeune sous-officier britannique est apparu et il a appelé les noms canadiens qui nous avaient été attribués, à Regnier et à moi, et nous a immédiatement pris en charge. Il nous a emmenés au bureau du SOE (*Special Operations Executive*) de Gibraltar. Nous ne sommes restés qu'une nuit à Gibraltar puis on nous a mis dans l'avion pour Bristol. On nous a ensuite mis dans le train pour Londres : nous avons été enfermés à clé dans un compartiment. A Paddington, le train se vide et un véhicule de police avec cellule arrive, met sa porte arrière contre celle de notre compartiment et on nous fait monter dans la cellule. On nous a transporté dans un service *ad hoc* où on nous a interrogés, toujours les mêmes questions : des questions administratives, sur la famille, sur mes études, de quoi raconter une vie complète. On nous interrogeait partout. Ce véhicule nous dépose à *Patriotic School*, le grand centre de tri à l'arrivée en Angleterre, avec interrogatoire tous les jours. Je suis resté trois jours car les dossiers suivaient. Régnier aurait dû partir en même temps que moi mais il avait tenté une sortie malgré l'interdiction et, bien sûr, avait été rattrapé... Il n'a été autorisé à partir que deux ou trois jours après. Je suis donc sorti. Une voiture attendait devant la porte. Je monte, et j'y trouve un garçon qui était vraiment la copie de mes voisins de Paris ! En fait, j'habitais à côté de la famille d'une de ses tantes et, si je n'avais pas de rapports particuliers avec eux, je voyais pratiquement tous les jours ses cousins et cousines, dont l'appartement était en face du nôtre, et je les croisais souvent dans la rue. Il s'appelait Renaud-Dandicolle, il a fait le même entraînement que moi mais il a été organisateur comme Régnier, parachuté en Normandie. Au moment du débarquement, il a été arrêté et il a disparu. Il a été enlevé par des Allemands, alors que le Canadien en opération avec lui a été tué sur place. Aucune trace. Personne n'a su ce qui lui était arrivé, on ne l'a jamais revu... La voiture nous a emmenés au bureau du SOE. Bodington était là (je le connaissais déjà) et il nous a envoyés à l'hôtel, où des chambres étaient réservées. Le lendemain, on s'est présentés au bureau où on a eu un équipement, des explications etc. Nous avons tout de suite été faits sous-lieutenants à titre provisoire (ce qui posait problème vu notre niveau d'anglais). A l'école de tri, on passait entre les mains de psychiatres et de psychologues : ils nous montraient un registre avec des tâches et nous demandaient ce que l'on voyait. Tant qu'on n'avait pas vu ce qu'ils voulaient, on recommençait. Autre exercice : un officier donnait un

mot et on devait spontanément répondre par un autre mot. L'objectif était de voir quel type de mission pouvait nous correspondre. On a décidé que j'étais bon pour être opérateur radio. Je n'avais aucune idée de l'électricité et de la mécanique et par-dessus le marché j'étais maladroit. Mais j'ai été formé comme radio. L'entraînement a commencé en Ecosse par un stage paramilitaire, où l'on nous a appris à utiliser armes et explosifs. Il y avait avec nous deux jeunes femmes et une *conducting officer* pour ces deux jeunes femmes, nous étions une douzaine au total. Nous avons donc fait des exercices militaires, appris à utiliser des explosifs etc. Je me souviens d'un tunnel au-dessus duquel on arrivait et où il fallait supprimer la sentinelle, jouée par un soldat anglais. Une fois cet entraînement paramilitaire terminé, on a été envoyés à l'entraînement au parachutage : on nous a fait faire 4 sauts de jour et un saut de nuit. Les sauts ordinaires étaient faits d'un avion mais on a également sauté d'un ballon retenu au sol. A l'arrivée, en sautant du ballon, je me suis assommé car on tombe comme une pierre, contrairement au saut de l'avion, dont la vitesse fait que le parachute s'ouvre derrière le parachutiste plutôt qu'au-dessus de lui, et que le choc de l'ouverture fait presque oublier la chute. Je n'avais rien de grave. J'ai ensuite pris part à l'entraînement radio où j'ai passé trois mois (il me semble). Après la fin de l'entraînement radio, j'ai fait un stage ultra-rapide (24 ou 48 heures) dans une « école » de sécurité autre que celle de Beaulieu (un exercice : j'ai dû recevoir et passer des documents ; mais cela ne m'a vraiment pas marqué...). Aussi bien, Regnier était prêt depuis longtemps et m'attendait... et il ne s'est pas passé plus de 48 heures entre la fin de ma formation et notre départ.

Le départ a eu lieu dans la nuit du 2 au 3 mars 1944, nous sommes arrivés dans la région de Renaison, non loin de Roanne, après un vol sans problème : nous sommes lâchés près du barrage de la Tâche, à 600 pieds au-dessus du sol enneigé. J'ai un souvenir extraordinaire de la vue au moment de sauter : sapins sur sol blanc de neige... Nous avons été pris en charge par le réseau et 48 h après nous devions partir pour aller opérer en Bourgogne. Mon premier contact à Lyon fut mon père qui a vérifié la qualité de nos faux papiers et chez qui je suis resté environ 48 heures de plus pendant que Régnier allait prendre contact dans la région de Chalon-sur-Saône où nous étions affectés, puis il m'a fait venir pour commencer immédiatement le travail. J'ai demandé à Londres 6 postes radios, de quoi faire plusieurs stations : je les ai obtenus très rapidement. Une fois que j'ai eu mes postes, j'ai pris une semaine pour les installer : je prenais contact avec des gens et une fois que j'étais accepté comme radio je déposais un poste chez eux. Après cette semaine, je n'ai plus jamais transporté de postes, mais seulement des cristaux. Je n'ai eu qu'un problème dans toute ma vie d'agent : allant de Charolles en direction de Lyon ou Thoissey et transportant, dans une serviette, mes cristaux et, pour une fois, un revolver, je me suis trouvé dans un car qui a été arrêté par un barrage de la Milice. Heureusement, assis au premier rang, il y avait, dans ce car, un gendarme auquel les miliciens ont demandé de présenter son permis de port d'arme. Le ton est monté, deux ou trois miliciens sont restés avec lui pendant qu'un ou deux allaient voir les autres voyageurs. Moi, j'étais au fond de l'autocar. Quand l'un des miliciens qui

contrôlaient les voyageurs est arrivé près de moi, j'ai eu le réflexe d'ouvrir largement ma serviette et de la lui tendre presque sous le nez : il suivait la discussion entre ses collègues et le gendarme, il n'a probablement pas vraiment regardé... Mais, évidemment, j'ai eu vraiment peur. Cela s'est bien passé et j'ai continué. J'ai installé mes postes et puis j'ai opéré en circulant d'un poste à l'autre régulièrement. Comme je trouvais que je n'étais pas un radio compétent j'ai recruté des radios : mon père m'a trouvé un contact avec un centre de radio de Vichy où des gens commençaient à vouloir entrer en résistance. J'ai recruté 7 radios dans ce centre. Un premier que j'ai formé à nos codes et à nos procédures qui m'a remplacé, Martial Durand, ce qui a tout changé. Les 6 autres ont été envoyés dans d'autres réseaux. Les rapports anglais sur notre réseau (réseau Porthos/Mason – Porthos était le nom d'agent de Jean Regnier ; j'étais l'agent Flavian/Shareholder) parlent d'un « *outstanding radio* » ! Bien sûr, Martial Durand et mes autres élèves étaient d'authentiques professionnels qui ont, après-guerre, fait carrière chez Air France ; et nos échanges avec Londres se faisaient à vitesse commerciale...

J'ai été envoyé dans la région chalonnaise qui était extraordinaire dans la résistance, j'ai trouvé des gens qui auraient fait n'importe quoi et qui m'ont reçu chez eux comme si j'étais leur fils. Mon réseau a été responsable de la coupure totale de plusieurs voies de communication. Ce n'était pas un grand réseau, mais il a fait son travail. Je faisais désormais du sabotage : par exemple, j'injectais un acide puissant dans les câbles téléphoniques souterrains, ce qui permettait de détruire 30 à 35 mètres de câbles. Je me suis également trouvé à la tête de 300 hommes car le 6 juin 1944 l'Armée secrète a déclaré la mobilisation générale et j'étais le seul officier parachuté de la région. On m'a dit : « Armand (on m'appelait Armand dans la région), les hommes sont sur la place, ils vous attendent ». Je me suis donc retrouvé chef de guerre alors que je n'étais pas formé pour cela. J'ai aussi organisé la réception d'un collègue agent, le Dr Woerther, qui a opéré dans l'est et à qui j'ai « donné » un opérateur radio. Opération réussie, mais qu'une dénonciation a failli transformer en catastrophe : au moment où nous allions rejoindre la base qui nous attendait à Chagny, les éclaireurs que j'avais envoyés sur la route que nous devions suivre revenaient nous signaler que les Allemands saccageaient déjà l'une des maisons qui devaient nous accueillir... J'ai su après la guerre que la dénonciation avait été une affaire d'argent. De plus, l'un des responsables du réseau pour la région de Chagny, Paul Bureau, était un ingénieur, il nous fabriquait des bombes plates et des bombes de la taille d'un petit doigt que l'on pouvait envoyer à la sarbacane. Dans la région, il y avait une usine de schistes bitumeux, où les Allemands produisaient de l'essence, et que les Alliés avaient plusieurs fois essayé de détruire. Le moment est venu où l'on a dit que, si nous n'y parvenions pas dans les huit jours, un bombardement ne pourrait être évité... Paul Bureau a dit qu'il en faisait son affaire, il s'est fait recruter comme ouvrier et il a repéré « la » pièce essentielle difficilement remplaçable, l'a détruite et a bloqué l'usine ! Le même Bureau a rapidement compris qui était l'auteur de la dénonciation du parachutage de juillet ; et n'a pas hésité à « supprimer » le coupable, ce qui a conduit, après la guerre, à un procès sensationnel : Bureau poursuivi pour

assassinat et moi intervenant comme celui qui avait été son chef dans la Résistance, faisant valoir tous les services qu'il avait rendus au pays et ce qui lui en avait coûté (son épouse fut déportée, son usine incendiée et sa maison saccagée et détruite...) devant des juges et un procureur qui avaient « bien » servi sous Vichy et étaient encore en place... Il a finalement été condamné à deux ans de prison et libéré au bout de six mois, me semble-t-il, peu après le retour de sa femme, heureusement revenue de Ravensbrück...



*Entretien réalisé par Marion Munch le 14 juin 2018 au siège du Souvenir Français.*